



# La petite marchande de roses

*La vendedora de rosas*  
de Victor Gaviria

## Fiche technique

Colombie - 1998 - 1h57

Couleur

Réalisation et scénario :

**Victor Gaviria**

Producteur :

**Erwin Goggel**

Montage :

**Agustin Pinto**

Musique :

**Luis F. Franco**

Interprètes :

**Leidy Tabares**

(Monica)

**Marta Correa**

(Judy)

**Mileider Gil**

(Andrea)

**Diana Murillo**

(Cachetona)

**Liliana Giraldo**

(Claudia)

**Alex Bedoya**

(Milton)



## Résumé

A treize ans, Lady s'est déjà révoltée contre tout. Elle a créé son propre monde dans la rue et lutte avec courage pour défendre le peu qu'elle a : ses amies, des gamines comme elle, son petit ami qui vend de la drogue, sa dignité et son orgueil. Elle ne fait de concessions à personne. Le soir du réveillon de Noël, comme tous les soirs, elle vend des roses pour gagner sa vie, se payer le rêve d'une fête avec feux d'artifices, étreindre de nouvelles robes et sortir avec son petit ami...

## Critique

Ils ont 10, 12 ou 13 ans maximum. Ils survivent dans la rue, à Medellin, ville de Colombie tristement célèbre pour son cartel de la drogue. Existence misérable au coeur des bidonvilles, réduite aux petits trafics et ponctuée par les rituels des snifs de colle, la drogue du très pauvre.

Victor Gaviria filme le quotidien des laissés-pour-compte, avec les gosses dans leur propre rôle. Un univers aliénant et sans issue, où se détache la figure de Monica, petite marchande de roses au regard triste. Le cinéaste suit son errance. Voix rauque, cheveux ondulés, la fillette a déjà un visa-

L E E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

ge et des attitudes d'adulte. Monica, Judy, Andrea et les autres marchandent, se défoncent, rêvent, se courtisent comme des «grands». Vertige.

Les plans serrés, la répétition des gestes, des paroles rendent le film asphyxiant. Flirtant avec le documentaire, le cinéaste a parfois du mal à donner corps à une fiction vraiment personnelle. En revanche, il sait éviter le misérabilisme en s'attachant à montrer l'énergie de Monica, sa ténacité, son sens de l'entraide. Les défauts du film sont en fait ses qualités : en s'accrochant à cette réalité du dénuement, en refusant d'en sortir sinon à travers les quelques «visions» naïves des personnages, il nous entraîne dans une dérive singulière et hallucinée, à la fois concrète et déconnectée de tout. Une forme de mauvais rêve éveillé, nocturne et inconfortable, aux limites de la vie.

Jacques Morice  
*Télérama*

Le soir de Noël, un groupe d'enfants des rues erre au coeur de la ville de Medellin en Colombie. Livrés à toutes formes de violence, en lutte pour leur survie, ils respirent continuellement de la colle, seule substance qu'ils peuvent se procurer pour échapper à la cruauté du monde. Parmi eux, Monica vend des roses et recueille une jeune fille enfuie de chez elle où elle était battue.

Resserré autour des portraits d'enfants, le film choisit d'être au plus près des réalités sociales qu'il dépeint. N'offrant jamais de hors-champ à la misère, il plonge sans condescendance dans l'opacité d'une nuit terrifiante sans lueur d'espoir. **La petite marchande de roses**, qui se présente comme la version colombienne du conte d'Andersen *La petite marchande d'allumettes*, échoue pourtant à devenir une fable.

Même si le film dresse le tableau d'un univers dont l'horreur est vite insoutenable, le spectateur est gêné par la forme hybride entre documentaire et fiction. En faisant interpréter aux enfants leur propre rôle, le cinéaste ne regarde bientôt plus que leur condition de drogués. Malgré un regard de la plus grande humanité, il ne parvient jamais à faire d'eux les personnages d'une histoire et échoue à construire autour d'eux des scènes. Rattrapé sans cesse par la plus plate veine documentaire, le film souffre sans cesse de cette infirmité.

Gabrielle Hachard  
*Cahiers du cinéma n°532 - Fév. 1999*

Cette fiction, interprétée par des non-professionnels pour la plupart, a valeur de documentaire sur la dureté de la ville de Medellin. Pauvreté, solitude des enfants, déresponsabilisation des parents, usage de stupéfiants, alcoolisme, rixes, vols variés, prostitution, exploitations en tous genres, autant de facettes de la vie quotidienne de personnages - en grande majorité enfants ou adolescents - que la caméra traque toutes les heures de la journée et de la nuit à la veille de Noël. Si ce réalisme de la vie sociale fonctionne bien, on ne peut en dire autant de l'autre versant du film, qui se veut onirique. L'adolescente que privilégie le récit rêve de sa grand-mère disparue ; ses réminiscences sont l'occasion de séquences qui ne réussissent pas à s'intégrer à la crudité de la fiction, et qui la déséquilibrent. On aurait voulu saluer la rare présence en compétition officielle d'un film colombien, miroir de son pays, mais le manque de contrôle de la réalisatrice et les erreurs d'appréciation dans sa forme ne peuvent que tempérer notre intérêt.

Hubert Niogret  
*Positif N°449/450 - Juil/Août 1998*

Le Medellin de **La petite marchande de roses** est une ville de nuit où l'on avance sans repères, un dédale tropical de pierres et de boue, de tripots et de ruelles distinctes filmées à la volée.

*"Je me suis aperçu au montage que je n'avais pas fait de plans larges qui permettraient de marquer une pause et de situer le film dans le contexte de la ville, explique Victor Gaviria, le réalisateur colombien. J'ai sans doute eu peur que l'histoire n'avance pas si j'élargissais le cadre, si je me détachais de mes personnages. Le film n'est qu'une vision de Medellin parmi d'autres, celle des enfants des rues."*

Ce déphasage menaçant, renforcé par une langue âpre, "pauvre" et répétitive qui, à l'oreille, n'évoque rien de connu, est la source du film de Gaviria sur sa ville natale. Epaulé par Erwin Goggel, producteur-documentariste, le cinéaste a passé un an à explorer les quartiers sinistres où il voulait tourner pour établir le contact avec les bandes de mômes à la dérive et les préparer à l'aventure d'un long métrage. *"Je voulais capter leur vie, l'atmosphère de la rue. Le tournage a été très chaotique, ce sont des enfants libres et rebelles qui vivent sans repères et sans attaches. Ils le sont restés dans le travail même si ça nous a causé des ennuis. Je ne voulais pas leur imposer une discipline qui leur aurait évoqué les centres de détention qu'ils connaissent tous. J'avais toujours à l'esprit l'accueil du misérabilisme, l'apathie, la tristesse, la passivité. Je voulais que leur énergie, positive ou négative, existe à l'écran."*

La ville violente du cartel de la drogue, représentée ici par ces enfants hallucinés, n'est qu'un décor lointain de **La petite marchande de roses** mais son déséquilibre pénètre le film par tous ses pores. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le plateau de tournage était en raccord avec la rue. *"Nous étions en permanence entourés de types armés, dit l'un des ados de Medellin qui a fait le voyage jusqu'à Cannes. Le film susci-*

*tait des sentiments mélangés et le plateau se transformait parfois en champ de bataille. Nous nous chargions de maintenir l'ordre, mais c'était aussi nous qui semions la panique."*

Les gosses venaient ou fuguaient, décidant du plan de travail, certains défoncés, d'autres pas, accompagnés d'une bande de copains qui sniffaient de la colle derrière les caméras. Dans l'équipe, les discussions étaient incessantes.

La production voulait régler la consommation sur le tournage, encourager les mômes à arrêter. Gaviria prônait la tolérance et la non-intervention.

*"C'est pour cette raison qu'on lui a fait confiance", assure Leidy Tabares, 13 ans, premier rôle.*

*"C'est un des points où la limite entre documentaire et fiction était la plus ténue", poursuit Gaviria. Les uns faisaient semblant, les autres jouaient dans un état second qui est le leur de toute façon. Et pour nous, ça ne faisait plus de différence. C'est en sniffant de la colle qu'ils expriment leur tristesse et qu'ils transforment leur vie, c'est à travers les hallucinations qu'ils retrouvent une sentimentalité que la rue n'est pas prête de leur donner".*

Entretien de Laurent Rigoulet  
*Libération - 15 Mai 1998*

## Propos du producteur

Il a fallu énormément de patience pour tourner **La petite marchande de roses**. Tout d'abord, il a été impossible de déterminer par avance la durée du tournage. Car tourner avec des acteurs non professionnels, des gosses de la rue, c'est s'exposer à l'imprévisible.

Eux-mêmes ne savent pas, d'heure en heure, dans quel état ils seront. Nous avons tourné pendant dix-huit semaines et avons dû créer un lieu pour les abriter, avec un père adoptif, une psychologue, des femmes de ménage afin de maîtriser le chaos et parer aux aléas quotidiens. Nous voulions faire en sorte que les enfants s'extraient de leur vie de tous les jours et se mettent dans la peau de leur personnage. A cela, il faut ajouter que l'atmosphère que nous cherchions à créer exigeait un éclairage très complexe. Souvent nous commençons à tourner après minuit.

**La petite marchande de roses** est une production entièrement colombienne. Nous sommes plongés dans un univers hasardeux en affrontant tous les risques et les obstacles qui lui étaient inhérents. Avec infiniment de souplesse et d'affection, nous nous sommes adaptés aux besoins des enfants.

*Dossier distributeur*

## Le réalisateur

Né à Medellin en Colombie, en 1955, Victor Gaviria avait présenté **Rodrigo D - no futuro** en compétition à Cannes en 1990.

**La petite marchande de roses**, son deuxième long métrage faisait partie de la compétition officielle au festival de Cannes 1998. Victor Gaviria a également publié plusieurs recueils de poésie et deux contes primés dans son pays.

## Filmographie

- |                                     |      |
|-------------------------------------|------|
| <b>Rodrigo D - no futuro</b>        | 1990 |
| <b>La petite marchande de roses</b> | 1999 |